

**Cycle de lunchs débats 2017,**

**« L’Europe, ses fondements, aujourd’hui et demain »**

|  |
| --- |
| **LE CHRISTIANISME MÉDIÉVAL,** **CREUSET DE L’EUROPE** |

******

**Lunch débat avec Monseigneur Jean Pierre DELVILLE**

Evêque de Liège

**

**Université de Liège, salle des Professeurs,**

**Mardi 17 janvier 2017**

**LE CHRISTIANISME MÉDIÉVAL, CREUSET DE L’EUROPE**

Le mardi 17 janvier 2017, Mgr Jean-Pierre Delville, *Evêque de Liège et professeur hre d’histoire du christianisme à l’université catholique de Louvain (U.C.L.)* était l’invité d’un lunch-débat organisé à l’Université de Liège par l’Union des étudiants catholiques de Liège et le Groupe éthique sociale, associés au forum de conférences Calpurnia. Le thème de son exposé portait sur le rôle du christianisme médiéval dans la formation de l’identité européenne.

**1.LA CONFÉRENCE (\*)**

Pour parler de l’Europe et de sa relation au christianisme, il faut certainement faire la différence entre « espace » et « territoire ». L’espace correspond à une extension géographique ; tandis qu’un territoire correspond à une communauté partageant une même identité. Un « grand territoire » est donc un grand espace identifié comme appartenant à un groupe social[[1]](#footnote-1). Il s’agira de voir comment l’Europe passe de l’espace au territoire, comment on passe de l’ « Europe » à l’ « Européen » et dans quelle mesure la religion chrétienne contribue à cette transformation.

Pour cela je partirai de l’histoire concrète vécue sur le sol européen au moyen âge, spécialement dans l’espace belge, cœur de l’Europe, pour vérifier comment la conscience européenne s’est formée, dans un lien particulier entre pouvoir et religion, sur lequel se greffent la culture et l’économie

**1. L’Europe comme espace (Antiquité)**

Dans l’Antiquité, le mot « Europe[[2]](#footnote-2) » renvoie à un espace géographique. Pour Hérodote (5e s. av. J.-C.), historien grec, c’est un des trois continents, avec l’Asie et l’Afrique, sans qu’il sache justifier ce découpage ni le préciser. Strabon, géographe romain (64 av. J.-C. – 21 ap. J.-C.), est plus précis à ce sujet ; il écrit[[3]](#footnote-3) : « C’est par l’Europe qu’il nous faut commencer, parce qu’elle possède une grande variété de formes, qu’elle est la mieux douée en hommes et en régimes politiques de valeur, et qu’elle a été pour le monde la grande dispensatrice des biens qui lui étaient propres […] ». Au 5e siècle, dans l’Empire byzantin, l’Europe est une province civile et ecclésiastique dont la capitale est Héraclée de Thrace (aujourd’hui Marmara Eregli, en Turquie européenne)[[4]](#footnote-4). Sous l’Empire romain, en effet, la référence géographique est l’Empire lui-même.

Quant au christianisme, sa naissance ne se situe pas en Europe, mais en Asie. Il est d’ailleurs moins une affaire d’espace qu’un phénomène de ville. Le mot « Europe » n’apparaît pas dans la Bible. En outre, il n’est pas question de l’insertion du christianisme dans l’espace public avant son officialisation dans la société en 313 par l’édit de Milan, décidé par Constantin, et son imposition par l’édit de Thessalonique, œuvre de Théodose en 380. Une grande menace pèse cependant sur le christianisme, c’est l’arianisme. Par cette doctrine, attribuée au prêtre d’Alexandrie Arius, seul Dieu le Père est vraiment Dieu. Jésus-Christ est fils de Dieu, sans avoir la même nature divine, et est donc soumis au Père. Par ce point de vue, qui satisfaisait les esprits rationnels, Arius introduisait une dénaturation de la foi chrétienne. L’identité de Dieu en Jésus, qui est mort sur la croix, victime du pouvoir politique, était écartée ; le christianisme perdait sa valeur novatrice et déstabilisante pour tout pouvoir terrestre : la solidarité de Dieu avec le faible était atténuée et le don de soi du Christ relevait de sa nature humaine simplement, sans impliquer totalement Dieu. La rédemption de la mort que son don de soi sur la croix accorde à l’humanité n’était plus garantie, car ce sacrifice était accompli par un être humain qui n’impliquait pas totalement Dieu et son absolu. On peut dire que l’arianisme laminait le christianisme et l’adaptait à la philosophie platonicienne de l’époque, qui ne pouvait voir en Dieu qu’un être exclusivement spirituel, relevant du monde des idées.

**2. Le christianisme passe des villes aux campagnes : saints Servais et Martin (4e s.)**

Dans nos régions, à savoir une partie des provinces de Germanie inférieure et de Gaule Belgique, la présence chrétienne se manifeste en 346 ; à cette date en effet saint Servais, évêque des Tongres, apparaît dans une liste d’évêques favorables à saint Athanase et contraires à l’arianisme, au sujet duquel s’était réuni le synode de Sardique (Sofia)[[5]](#footnote-5). La structure diocésaine s’est donc installée dans la province de Germanie inférieure, dont la frontière occidentale est le cours de l’Escaut. Servais participe à une ambassade auprès de l’empereur en 350, en Pannonie, et au concile de Rimini en 359. Le christianisme reste confiné dans les agglomérations romaines. Une évolution va se marquer avec l’action de Martin de Tours (317-397). Celui-ci est d’abord catéchumène, résidant en garnison à Amiens, où il partage son manteau avec un pauvre. Ayant quitté l'armée, il se rend à Poitiers[[6]](#footnote-6), où il se met à l'école de l'évêque saint Hilaire en 356. Il désire en effet avoir un maître spirituel et trouve dans le grand évêque une personnalité de premier plan, un théologien qui défend au péril de sa vie la foi orthodoxe contre l’arianisme. Commence alors une nouvelle étape de la vie de saint Martin, celle de la vie monastique. En effet, avec l'approbation d'Hilaire, Martin aménage un ermitage, pour lui et quelques frères, à proximité de Poitiers, mais dans un endroit retiré, Ligugé : c'est le premier monastère connu de tout l'Occident[[7]](#footnote-7). Le monastère est une première entreprise de sortie du christianisme hors des villes vers des lieux retirés. Martin y demeura onze ans. Nous savons qu'il y mena non seulement une vie de prière et de pauvreté, mais aussi qu'il exerça un ministère de guérison dans le pays environnant[[8]](#footnote-8), jusqu'à Tours. C'est là en effet que la population fait appel à lui comme évêque[[9]](#footnote-9). Il rayonne partout dans son diocèse[[10]](#footnote-10), dans de grandes équipées, où il est accompagné d'une troupe de moines. Ce sont des expéditions missionnaires où il n'hésite pas à braver les populations pour démolir les sanctuaires païens[[11]](#footnote-11) : c'est l'abattage du pin sacré — où il met sa vie en jeu, à la grande peur des moines; c'est la destruction du temple de Levroux, après trois jours de prière ininterrompue, et celle de la tour païenne à Amboise[[12]](#footnote-12); les populations, hébétées par tant d'audace et de prodiges, se convertissent. Mais cette conversion est limitée à la région de la Loire et ne touche guère le reste de la Gaule, et moins encore de la Germanie. L'activité missionnaire de Martin dans les campagnes se déroule essentiellement dans son diocèse de Tours ou dans la région[[13]](#footnote-13). Il rendait visite à la paroisse de Candes pour rétablir la paix entre les clercs[[14]](#footnote-14) en 397, quand la mort le surprit.

**3. L’union du Germain et du Romain en Europe sous le sceau chrétien (5e s.)**

Au 5e siècle, les invasions germaniques interrompent les actions d’évangélisation des campagnes. On assiste à une superposition de populations et de cultures. Partout en Gaule et en Germanie, les Germains dominent les populations locales de culture latine : Wisigoths en Espagne, Ostrogoths en Italie, Vandales en Afrique du nord, Alamans au sud de la Germanie, Saxons au nord de celle-ci, Burgondes dans la vallée du Rhône, Francs dans la Gaule et la Germanie, la région la plus riche de l’Occident[[15]](#footnote-15). Une des raisons du succès des Germains, c’est leur maîtrise de la métallurgie. Ils ne sont pas toujours majoritaires : ainsi les Ostrogoths de Théodoric s’enferment dans Pavie. La plupart de ces peuples se convertissent à l’arianisme et non au christianisme catholique. Une explication est que l’arianisme, en refusant la divinité au Christ, mais en la réservant au Père, entraîne une religion qui sacralise la hiérarchie et qui refuse de voir dans le Christ, mort sur une croix, comme victime de l’autorité publique, une véritable divinité. Mais les Germains permettent à leurs sujets de culture latine de gérer l’administration, car ils reconnaissent la valeur de la culture romaine à ce sujet. Dans ce cadre nouveau, la papauté acquiert un prestige spirituel et une autorité sociale. En 452, le pape Léon Ier négocie avec Attila et protège Rome des Huns ; en 455, il fait de même avec Genséric et les Vandales. En 494, le pape Gélase peut écrire à l’empereur de Constantinople que deux pouvoirs se partagent le monde : l’autorité sacrée des pontifes et la puissance royale. Un élément-clé fut la conversion des Francs, suite à la conversion de leur roi Clovis († 511). Le baptême de celui-ci a lieu vers 496, non dans le cadre de l’arianisme, mais dans le cadre de l’Église catholique. C’était un coup de génie : par le fait même Clovis devenait un allié du pape et de nombreux évêques. Cette conjonction se marque par l’adoption de saint Martin comme protecteur des Francs.

C'est que les qualités du saint se sont reportées sur son tombeau à Tours. La *virtus* (c’est-à-dire la force) de saint Martin agissait aussi à travers son corps mort et son âme vivante : c'est ce dont témoignent les nombreux miracles réalisés sur son tombeau. Comme son corps[[16]](#footnote-16) avait été récupéré par les Tourangeaux et que les évêques successeurs de Martin avaient élevé une basilique[[17]](#footnote-17) au-dessus, le lieu était devenu bientôt un but de pèlerinage réputé. Clovis y venait régulièrement en pèlerinage, de sorte que Martin est devenu le saint patron de la dynastie mérovingienne. Son fameux manteau, sa cape, est devenu un objet sacré que l'on emmenait sur les champs de bataille pour obtenir la victoire (d'où l'origine de notre mot "chapelle", du nom de la tente qui abritait cette fameuse cape : la *capella*). Tours est alors devenu le sanctuaire central de toute la Gaule.

Cette union entre le sacré et le profane va donner une force particulière aux Francs et à leur dynastie. Elle leur permet d’intégrer la culture latine dans la leur à travers la religion chrétienne et de fusionner progressivement les deux ethnies en présence : les Romains et les Germains, sous l’égide du christianisme. Cette union est à la base de la conscience européenne et de la chrétienté médiévale. Elle est basée sur une conception allégorique des choses, d’inspiration platonicienne, qui voit toujours le mystère au-delà du matériel. Ainsi, par cette conception, des cultures différentes peuvent s’imbriquer l’une dans l’autre.

**4. Monachisme et papauté : premiers réseaux évangélisateurs en Europe (6e s.)**

Un autre élément fondateur de cette Europe naissante est le mouvement monastique bénédictin. En 530, saint Benoit (480-547), qui a terminé de rédiger sa règle de vie monastique et a déjà fondé le monastère de Subiaco en Italie centrale, arrive au Mont Cassin. La règle de vie qu’il instaure comprend un coup de génie : elle est basée sur la formule « ora et labora », « prie et travaille ». En effet, contrairement au monastère de saint Martin, celui de saint Benoit est centré sur le travail manuel et peut vivre en autarcie, sans chercher de revenus à l’extérieur. Il est donc remarquablement adapté à une période de crise et de pénurie. Il deviendra un modèle pour toute la chrétienté occidentale et la base d’un réseau qui couvrira toute l’Europe et contribuera à unifier sa culture et sa religion.

Les monastères ne sont pas seulement des lieux de vie contemplative, ils sont aussi des bases de mission. Ainsi saint Benoit détruit un temple dédié à Apollon et met à sa place un oratoire dédié à saint Martin[[18]](#footnote-18). Il prêche à la population. En 541 Totila roi des Goths vient le visiter. En 551, Cassiodore (485-580), ancien ministre du roi ostrogoth Théodoric, évoque la responsabilité des moines dans l’évangélisation. Il fonde le monastère de Vivarium et écrit pour les moines ses *Institutiones*, ou livre de formation, tout en écrivant aussi une histoire des Goths.

La papauté à son tour va grandir en prestige et en puissance. Elle va devenir un pont entre l’Orient et l’Occident. En effet, en 533, l’empereur Justinien repousse les Vandales et reprend l’Afrique. En 553, général byzantin Narsès reconquiert l’Italie. Cependant en 568 les Lombards conquièrent le nord de l’Italie[[19]](#footnote-19). Par le fait même, ils libèrent le pape de la domination des Ostrogoths, car ils s’arrêtent aux portes de Rome et laissent la ville aux mains de l’Empire byzantin. Le pape devient médiateur entre Lombards et Byzantins. Il devient progressivement un souverain temporel.

La croissance du christianisme se manifeste aussi dans la vitalité des Églises locales. Un document important atteste cela dans nos régions. Il est écrit avant 532 : saint Remi, évêque de Reims, écrit à Falco, nouvel évêque des Tongres, pour lui reprocher d’avoir procédé à de nombreuses ordinations à Mouzon (sur la Meuse), alors que cette ville relève de son diocèse[[20]](#footnote-20). « Au début de ton épiscopat, tu tentes d’entrer dans le droit d’un autre, toi qui aurais dû modestement entrer dans le tien. Tu t’es permis d’occuper l’église de Mouzon et tu as cru bon de procéder à tes ordinations illicites, alors que les métropolitains de la ville de Reims l’ont toujours dirigée sous leur ordre, avec l’aide du Christ. Tu ne connais pas encore tes affaires et tu envahis déjà celles des autres ! Dans cette église donc, alors que tu as fait des lévites, que tu as consacré des prêtres, que tu as institué des archidiacres, que tu as établi un directeur d’école et une milice de lecteurs, je ne suis pas demandé, parce que tu ne vois pas qu’il faut mon consentement en ces matières ! Si au moins tu l’avais vu ! »

Un autre signe d’inculturation du christianisme dans la société franque est la tombe d’Aluvefa à Maastricht, qu’on peut ainsi dater du 6e siècle. Elle comporte l’inscription « *Aluvefa in pace* », accompagnée d’une croix et d’un chrisme (le X et le P imbriqués, les deux premières lettres grecques du mot « Christos »). « Aluvefa » est un prénom germanique : cela montre qu’une fusion s’opère entre les aristocraties latines locales et les élites germaniques[[21]](#footnote-21).

Un autre épisode se passe vers 585 : Grégoire, évêque de Tours, raconte[[22]](#footnote-22) qu’il a rencontré Walfroy (Wulfiacus), un ermite qui vit au sud-est d’Ivoix, à La Ferté-sur-Chiers, à quelques kilomètres d’Orval ; il est lombard et vit sur une colonne, près d’un lieu consacré au culte de Diane ; la statue de celle-ci s’écroule un jour par miracle. Walfroy vénère saint Martin, à qui il dédie une église. Une communauté se forme autour de lui. Plus tard les évêques (dont Magnéric sans doute[[23]](#footnote-23)) le feront descendre et feront détruire sa colonne ! Cet épisode est extrêmement instructif. Il manifeste la première apparition d’une vie religieuse dans nos régions : d’abord sous forme érémitique, puis sous forme communautaire. Ensuite, il montre la circulation des personnes : Walfroy vient de Lombardie. Il pratique une forme d’érémitisme connue surtout en Égypte : il vit sur une colonne, comme les moines stylites. Puis, il manifeste la position de concurrence entre Diane et le Dieu chrétien, dont il est le héros intrépide, qui affronte sans protection les rudesses du climat. Cette foi fait en sorte qu’il vainc les cultes païens et attire des adeptes autour de lui. Enfin, quand l’autorité épiscopale a connaissance du fait, elle fait cesser l’expérience, sans doute pour éviter les excès et pour créer des structures de vie plus accessibles. Ceci évoque en bref toute une trajectoire de l’évangélisation. On a d’ailleurs retrouvé des restes d’un temple de Diane à Tremblois[[24]](#footnote-24), région où seuls les bourgs d’Ivoix et de Mouzon étaient chrétiens. L’attitude de Walfroy est donc typique d’un christianisme qui passe des villes à la campagne.

Ce monachisme primitif va être démultiplié grâce à l’arrivée des Irlandais. En Irlande, en effet s’est développé un monachisme, qui est à la base de tout le fonctionnement de l’Eglise. Les moines irlandais débarquent sur le continent. Ainsi Colomban (540-615) fonde le monastère de Luxeuil dans les Vosges vers 590. Puis il fondera le monastère de Bregenz sur le lac de Constance. Son disciple Gall fonde le monastère de S.-Gall (Suisse). Du monastère de Luxeuil proviendra saint Remacle, qui fonde en 648 le monastère de Stavelot-Malmedy.

Ce mouvement d’évangélisation par les monastères est encouragé par un moine devenu pape, Grégoire le Grand (540-604). Il avait été d’abord préfet de Rome en 573, puis y était devenue moine bénédictin. Ordonné diacre, il est envoyé par le pape comme ambassadeur (apocrisiaire) à Constantinople. Il est élu pape en 590. En 593 il obtient la levée du siège de Rome par les Lombards. Par l’intermédiaire de Théodelinde, femme d’Agilulf, roi des Lombards, il signe un traité de paix et obtiendra plus tard la conversion des Lombards. Colomban aide à généraliser cette conversion et fonde à cette fin le monastère de Bobbio en Lombardie en 614, dans la tradition irlandaise. Avec le concile romain de 595, Grégoire le Grand organise la mission en Angleterre et convertit les Saxons, grâce à l’action d’Augustin de Cantorbéry. En fait le roi de Kent Ethelbert s’était marié à une catholique, Berthe, amie de l’évêque de Tours, Grégoire. Ainsi la mission fut-elle bien reçue. Ethelbert est baptisé vers 600. Cette Église locale va être soumise directement à Rome, de même que, au siècle suivant, les nouvelles Églises locales : frisonne, lombarde et allemande[[25]](#footnote-25). Pour tous ses collaborateurs dans le ministère Grégoire le Grand écrit la Règle pastorale, base de l’éducation des prêtres au moyen âge. Il rédige de nombreuses *Homélies*, ainsi que des *Dialogues*, dont le second livre est consacré à la vie de saint Benoit. On voit ainsi comment monachisme, mission et papauté sont liés et forgent l’identité culturelle de l’Europe. Petit à petit, l’espace européen devient le territoire des Européens sous l’impulsion des chrétiens.

**5. Les abbayes, foyers de pouvoir spirituel et temporel (7e s.)**

Dans nos régions, le 7e siècle verra le déploiement de cette évangélisation par les monastères, grâce à l’appui généreux des rois francs, c’est-à-dire de la dynastie mérovingienne, héritière de Clovis, et des maires du palais qui les épaulent et les contrôlent. Ils verront tous dans les monastères des lieux polyvalents leur permettant de développer leur pouvoir : lieux de culte, de culture, de développement économique, de protection sociale, de stratégie militaire et de pouvoir politique. Un document exceptionnel à ce sujet est le testament du diacre de Verdun Adalgisel, rédigé en 634. Il montre que cet ecclésiastique est un grand propriétaire terrien qui possédait de nombreux biens dans trois régions : « aussi bien dans la Woivre, qu’en Ardenne ou dans le Trévirois[[26]](#footnote-26) », c’est-à-dire en fait la région de Longuyon, celle au sud de Liège et celle de Trèves. Cet ensemble de propriétés fait apparaître les liens existant entre ces régions. Le diacre déshérite sa famille et comble de biens des instituts religieux. Cette démarche manifeste un engagement religieux tout-à-fait caractéristique.

Le principal légataire est l’abbaye Ste-Agathe de Longuyon (« monasterium s. Agathae »), pour laquelle Adalgisel fonde un hospice pour seize pauvres. Il rappelle qu’il a fait construire des habitations monastiques (« loca sanctorum ») à Tholey en Sarre, ce qui est la base d’une future abbaye importante. Il rend à l’église Saint-Georges d’Amay (sur la Meuse, entre Huy et Liège) les vignes qu’elle lui avait prêtées car c’est là que repose sa tante[[27]](#footnote-27). Celle-ci peut être identifiée avec Chrodoara (ou Ode), fondatrice du monastère d’Amay, dont on a retrouvé le sarcophage[[28]](#footnote-28). Ces trois lieux montrent l’essor de la vie monastique auquel Adalgisel a contribué au début du 7e siècle. On y voit aussi le rôle des femmes : il nous apprend ainsi que sa sœur, la diaconesse Ermengonde, avait donné une villa à l’Église de Verdun.

Le lien d’Adalgisel avec le pays mosan est encore accentué par les faits suivants. Les lépreux de Maestricht hériteront de sa part qu’il possède dans la villa de Flémalle au pays de Tongres[[29]](#footnote-29). Et la matricule (c’est-à-dire le service des pauvres) de l’église de Huy recevra sa villa de Han-sur-l’Ourthe. Il donne aussi à S.-Maximin de Trèves sa portion de Bastogne, c’est-à-dire la moitié. Nous découvrons ainsi une organisation sociale portée par les églises de Huy et de Maestricht, ce qui suppose des structures bien établies ; et nous voyons qu’Adalgisel a des propriétés en Ardenne, à Han et Bastogne, ce qui laisse supposer un culte chrétien (ou au minimum une influence chrétienne) à ces endroits.

Vers 636, Amand (584-679) fonde le monastère d’Elnone, sur la Scarpe, aujourd’hui S.-Amand. Il provenait du Poitou et avait été éduqué par Jonas de Bobbio, le biographe de saint Colomban. Un voyage à Rome l’a convaincu d’être missionnaire. Il évangélise Gand. En 629, il est ordonné évêque missionnaire. En 646, il est fait évêque de Tongres ; il démissionne en 649. Après un second voyage à Rome, il fonde, avec Bavon (589-654), un Hesbignon, converti par sa prédication, les abbayes S.-Pierre et S.-Bavon à Gand.

Sur le conseil d’Amand et avec l’aide des moines irlandais Ultain et Feuillen, Itte, femme de Pépin de Landen, maire du palais d’Austrasie, fonde avec sa fille Gertrude, l’abbaye de Nivelles en 648. Begge, sœur de Gertrude fondera Andenne en 691. Feuillen fonde Fosses-la-Ville vers 650. Begge a comme fils Pépin de Herstal, qui est le père de Charles Martel. Le fils de celui-ci est Pépin le Bref, père de Charlemagne. Donc Begge est l’arrière-arrière grand-mère de Charlemagne. Parallèlement, vers 650, une autre femme de grande envergure, Waudru (612-688), fonde le monastère de Mons et son mari Vincent Madelgaire celui de Soignies.

Entre 643 et 648, Sigebert III (631-656), qui sera vénéré comme saint, par une lettre adressée à son maire du palais, Grimoald (frère de Begge et de Gertrude), donne le lieu de Cugnon, situé dans une boucle de la Semois (à l’extrémité nord-ouest du diocèse de Trèves) à Remacle[[30]](#footnote-30), moine formé à l’abbaye de Luxeuil. Cette dernière avait été fondée vers 590 par Colomban, moine irlandais. En 632, Remacle avait été nommé abbé de Solignac, par saint Eloi, le fondateur, devenu évêque de Noyon. Remacle bénéficie donc d’une expérience assez exceptionnelle et de relations à un haut niveau. La règle monastique qu’il pratique est d’inspiration irlandaise. Le lieu qu’il reçoit est bien situé, orienté au sud vers la rivière, et appartient au fisc[[31]](#footnote-31) ; il rappelle Solignac[[32]](#footnote-32). Il est tranquille et situé « en notre terre, la forêt d’Ardenne[[33]](#footnote-33) ». Ceci nous rappelle que la forêt ardennaise est considérée comme domaine royal[[34]](#footnote-34) ; le roi en dispose donc à sa volonté. C’est lui qui va pourvoir à son évangélisation, mais aussi à son contrôle.

Sigebert III était roi depuis 634 sous la tutelle de Grimoald, maire du palais ; l’acte émis entre 643 et 648 est peut-être une manifestation d’émancipation du roi. Néanmoins, elle se fait sous la haute surveillance de Grimoald, qui est le premier laïc cité par le texte, parmi les membres du conseil du roi ; les deux autres sont Bobo et Adalgisel, peut-être parents d’Adalgisel, diacre de Verdun. Trois évêques sont aussi présents, ceux de Cologne, de Trèves et de Verdun. L’acte est donc très officiel et solennel. La motivation du roi s’exprime en termes très religieux[[35]](#footnote-35) : la fondation est faite « pour l’augmentation de notre récompense », car « le pouvoir royal semble renforcer son exercice lorsque, de sa propre volonté, il n’hésite pas à destiner des biens aux serviteurs de Dieu ». C’est pourquoi, dit-il, « nous voulons construire un monastère en l’honneur de notre saint patron Pierre, de Paul, de Jean et d’autres martyrs ». Pierre est le patron typique des institutions de moines irlandais[[36]](#footnote-36). Le roi « institue Remacle comme abbé ; il devra rester là-bas selon l’ordre et les avertissements des anciens pères[[37]](#footnote-37) » : il s’agit bien d’une mission d’ordre religieux contemplatif, on n’y trouve aucune trace de mission d’évangélisation. Le territoire de Cugnon est donné « afin qu’il plaise aux serviteurs de Dieu de répandre inlassablement et avec attention leurs prières au pieux Seigneur ». La sensibilité religieuse du roi est manifeste, même si la fondation a aussi une portée politique. Cela montre bien la fusion qui s’opère alors entre le pouvoir politique et la foi chrétienne.

Toujours est-il que, peu après, un nouvel acte est signé, en 648 au plus tard. Il attribue désormais à Remacle le territoire autour de Stavelot et de Malmedy. Ce lieu est situé « dans notre forêt appelée Ardenne, dans un lieu de vaste solitude, là où une foule de bêtes abonde ». La motivation du roi est toujours religieuse et confiante envers les moines : c’est « pour que, par leurs mérites, nous méritions d’obtenir une abondance de rémunération éternelle ». Pour cela, Sigebert accorde un territoire tel que, « en faisant le tour des territoires des deux monastères, on mesure plus de 12 000 *saltus* » (ce qui pourrait équivaloir à 100 000 hectares). Le roi conclut modestement : « nous avons concédé pleinement ces petits dons au regard de Dieu ». Remacle en tout cas est qualifié d’évêque-abbé en 670. Était-il devenu évêque de Tongres auparavant[[38]](#footnote-38) ? C’est peu probable. Il était devenu évêque-abbé de monastère, sur le modèle des abbés de monastères irlandais. Cela donnait à ses fondations une grande autonomie par rapport à l’évêque. On a pu dire dès lors que l’« évêché de monastère est la clé de voûte de la politique monastique des Pippinides »[[39]](#footnote-39).

En 680, la famille des Pippinides revient au pouvoir. Pépin II ou de Herstal (†714) est maire du palais. Il va déployer une grande activité en faveur des communautés monastiques, en particulier en Ardenne. D’abord, il dote l’église de Nassogne d’une communauté de prêtres, à l’endroit de l’assassinat de Monon[[40]](#footnote-40). En 687 ou vers cette époque, avec sa femme Plectrude, il soutient Bérégise dans la fondation du monastère d’Andage, dédié à saint Pierre (ce lieu accueillera en 817 le corps de saint Hubert, évêque de Liège, dont il tirera son nouveau nom et sa prospérité)[[41]](#footnote-41). À une date indéterminée, Pépin et Plectrude fondent ou dotent l’église Ste-Marie dans le château de Chèvremont au sud-est de Liège[[42]](#footnote-42). En 691, le monastère féminin d’Andenne (sur la Meuse, entre Namur et Huy), dont l’église est dédiée à sainte Marie, est fondé par Begge, sœur de Gertrude et mère de Pépin II[[43]](#footnote-43).

En 698, Irmine, abbesse d’Oeren à Trèves et fille de Dagobert II, offre à saint Willibrord (658-739), originaire de Northumbrie, la villa d’Echternach-sur-Sûre[[44]](#footnote-44), où se trouve un monastère et une église, pour qu’il y accueille les moines anglais ; Willibrord avait été ordonné évêque-missionnaire par le pape Serge en 695 afin d’évangéliser les Frisons. De là, Willibrord évangélisera les actuels Pays-Bas et fondera le siège épiscopal d’Utrecht. Il tentera aussi d’évangéliser les Danois. En 706, Pépin II et Plectrude offrent à Willibrord le reste de la villa d’Echternach, signe de la connivence entre l’entreprise missionnaire et le pouvoir politique des Pippinides.

**6. Charlemagne, héritier des Pippinides et père de l’Europe (8e s.)**

Au début du 8e siècle, saint Lambert, évêque de Maestricht, est assassiné (avant 702)[[45]](#footnote-45) dans sa villa de Liège. Son successeur, Hubert (†727), lié à Pépin II, s’attaque aux idoles en Ardennes, si l’on en croit sa *Vita*, rédigée après 750. On y lit[[46]](#footnote-46) : « Il détruisit de très nombreuses idoles et objets sculptés, que les gens vénéraient en Ardenne. De même en Taxandrie et en Brabant, il détruisit de très nombreux fétiches et objets sculptés et il construisit des sanctuaires en différents lieux en l’honneur des saints martyrs ». Il développa le pèlerinage au tombeau de saint Lambert, ce qui donna naissance à la ville de Liège.

Un autre personnage important est Boniface (675-754), un Anglo-Saxon qui portait d’abord le nom de Winfrid et était disciple de Willibrord. Le pape Grégoire II (715-731) le reçoit, le sacre évêque en 722 et l’envoie évangéliser les Saxons. Il est protégé par Charles Martel. Grégoire III le fait archevêque. Il organise les évêchés d’Allemagne et fonde le monastère de Fulda. Il devient légat du pape pour les Francs et réorganise l’Eglise franque au Concile des Estinnes. Il est massacré en Frise à Dokkum en 754.

En 732, Charles Martel arrête les Arabes à Poitiers. Au lendemain de la bataille, les Francs alliés aux Aquitains découvrent le camp que les Sarrazins avaient abandonné. L’affaire est racontée en 769 par Isidore le Jeune : « Sortant le matin de leurs maisons, les Européens aperçoivent les tentes bien rangées des arabes[[47]](#footnote-47) ». On notera l’emploi du mot « Européens » en opposition au mot « Arabes ». Par cette victoire Charles Martel recueille un grand prestige ce qui lui permet de mettre fin à la dynastie mérovingienne et d’imposer sa propre lignée, les Carolingiens. Son fils Pépin le Bref franchit le pas et relègue le dernier roi mérovingien dans un monastère. Il est couronné roi en 751 par saint Boniface et d’autres évêques, avec l’appui du pape Zacharie. En 754, le pape Étienne II, menacé par les Lombards, se rend en Gaule pour demander l’aide de Pépin. Il lui donne l’onction royale à Saint-Denis près de Paris, ainsi qu’à ses fils Carloman et Charlemagne. Il conclut un traité avec le nouveau roi, qui lui promet de lui conférer les terres de l’Italie centrale qui seront conquises sur les Lombards. À la mort de son père, Charlemagne est couronné roi de Francs en 768. Le clerc Cathulf lui recommande de remercier Dieu[[48]](#footnote-48) : « Rends gloire à Dieu, le roi des royaumes… parce qu’il t’a élevé à l’honneur de la gloire de régner sur l’Europe ». Voici donc l’Europe liée au règne de Charlemagne, qui en effet unifiera les différents royaumes de ce continent pour en faire un empire. En 772 Charlemagne répond à la demande du pape Adrien Ier et conquiert le royaume lombard, qui couvrait presque toute l’Italie. Il remet la partie centrale de celle-ci au pape en créant par le fait même les États Pontificaux. En 799, le poète Angibert appelle Charlemagne « chef vénérable de l’Europe », « roi, père de l’Europe ». Il ajoute même : « Charles, sommet de l’Europe, est en train de tracer les murs de la Rome nouvelle[[49]](#footnote-49) ». Par ces mots, on voit que l’Europe est assimilée à l’ancien Empire romain. Dans cette ligne, d’ailleurs, Charlemagne est couronné empereur par le pape Léon III en 800. Un poète anonyme décrit la rencontre entre les deux hommes en utilisant les mots suivants[[50]](#footnote-50) : « Le roi Charles, chef du monde, amour et honneur du peuple, fleuron vénérable de l’Europe, père très bon, héros, Auguste, puissant même dans la ville de Rome,… phare vénérable de l’Europe… Le roi père de l’Europe et Léon, pasteur dans le monde se rencontrent ». Dans ce texte le pouvoir politique de Charlemagne sur l’Europe est consacré par sa rencontre avec le pape, pasteur suprême du monde. Un poète saxon écrit à son sujet[[51]](#footnote-51) : « Le Seigneur disposa qu’il additionne autant de peuples que lui-même avait soumis et dont les Romains ignoraient le nom ». Alcuin, le théologien au service de Charlemagne, écrit à un correspondant[[52]](#footnote-52) vers 790 : « Par la miséricorde de Dieu, sa sainte Église a la paix dans les régions d’Europe, elle se développe et s’accroit ». Charlemagne travaille d’ailleurs beaucoup à l’unification interne de cet Empire, formé de régions et de peuples disparates, par une unification du christianisme. Il unifie la liturgie sur le mode de la liturgie romaine ; il unifie la version latine de la Bible, qu’il fait corriger et diffuser. Il impose le latin classique et en fait une langue unique pour toute l’Europe de la culture. Il diffuse le culte de la Trinité, qui valorise la divinité des trois personnes en Dieu, Père, Fils et Esprit[[53]](#footnote-53). C’est ainsi que l’historien Nithard écrit vers 858 que l’Empire de Charlemagne était « tota Europa occidentalis »[[54]](#footnote-54). L’écrivain Ermold le Noir (790-838) rédige un chant en l’honneur de Louis le Pieux, fils de Charlemagne. Il y écrit[[55]](#footnote-55) : « Israël était maître d’une seule ville forte ; toi le Pieux, tu possèdes fermement les royaumes d’Europe ; les Normands, appelés autrefois ‘hommes du Nord’ et tous les peuples situés au nord de l’Europe exerçaient la piraterie et infestaient le royaume des Francs sous le règne de Charlemagne ». Dans ces derniers cas, le mot « Europe » est associé exclusivement au pouvoir politique. Au nom de celui-ci, Charlemagne, précédé en cela par son père Pépin le Bref, a mené une politique d’alliance avec le califat abbasside de Bagdad, pour contrebalancer le pouvoir des Omeyyades en Espagne. Il se faisait aider par des juifs qui servaient d’interprètes. Les Juifs disposent d'un statut relativement favorable sous le règne de Charlemagne. Ils accèdent à de hautes fonctions. Les éléments musulmans et juifs ne sont donc pas absents de l’horizon européen de Charlemagne.

Il faut noter cependant que le mot « Europe » va se raréfier au profit de « *christianitas* », « chrétienté ». Cette ambivalence fait apparaître la connivence entre les deux concepts. Cette unification de l’Europe occidentale va contribuer à la faire apparaître comme un continent à part entière. Progressivement, l’Europe va être conçue comme un des trois grands continents : Asie, Afrique, Europe. Ainsi on trouve sous la plume de Walafrid Strabon (808-849) : « Dans les trois parties du monde, à savoir l’Asie, l’Afrique et l’Europe, le nombre de fidèles se multiplie[[56]](#footnote-56) ». De même Haymon d’Halberstadt (780-853) écrit : « La doctrine du saint évangile a été semée dans les trois parties du monde, l’Asie, l’Afrique et l’Europe, jusqu’à ce qu’elle atteigne le tout, c’est-à-dire tout le genre humain[[57]](#footnote-57) ». Dans ces descriptions, on notera que l’aspect géographique est lié à la dimension de christianisation. L’évêque de Mayence Raban Maur (780-856) écrit : « Il n’y a pas en Europe de ville plus magnifique par ses titres [d’églises] que Ratisbonne[[58]](#footnote-58) ». Le point de vue est ici à la fois géographique et religieux.

**7. L’ouverture à l’Est et aux Slaves (9e-10e s.)**

Au 9e siècle, un nouveau chapitre s’ouvre. L’Europe orientale s’ouvre à l’évangélisation avec les saints Cyrille et Méthode. Le prince Rastislav de Grande-Moravie (Tchéquie, Pologne méridionale, Galicie) demande à l’empereur Michel III d’envoyer un évêque qui explique l’évangile dans la langue des gens[[59]](#footnote-59). Il invite Cyrille et Méthode en 863. La liturgie et la Bible sont traduites en slavon. Cyrille et Méthode passent aussi à Rome pour faire ordonner leurs disciples. Adrien II les accueille et il approuve les livres liturgiques slaves. Méthode est nommé légat pontifical en Pannonie (Hongrie actuelle). En 880 Le pape Jean VIII approuve l’usage de la langue slave dans la liturgie par la lettre *Industriae tuae* adressée au prince Svatopluk, prince de Grande Moravie. Cyrille est mort à Rome en 869 et Méthode à Velehrad en 885.

En 962, l’empereur Othon Ier rénove en Allemagne l’Empire romain. Ce n’est pas une réplique de l’Empire de Charlemagne, car l’empire d’Othon est centré sur l’Allemagne et non sur toute l’Europe. Othon se fait couronner roi en 936 sur le trône de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Le pape Jean XII le couronne empereur à Rome en 962. Cet *Imperium romanum*, qui fait concurrence à l’Empire byzantin, héritier de Rome lui aussi, va présider à l’évangélisation de l’Europe centrale (Bohême et Pologne) et contribue à faire entrer les Slaves dans l’Europe. Adalbert (956-997) est nommé le premier évêque de Prague en 983. Ayant dû quitter la ville en 989, il est envoyé en 997 par le pape en Pologne. Il confère le baptême à Etienne, qui sera couronné roi de Hongrie en 1000. Le 23 avril 997, il est massacré avec ses compagnons et son corps est enterré à Gniezno, siège de la future métropole de Pologne, sous Othon III. En 996, celui-ci, en route pour Rome afin d’être couronné, apprend la mort du pape Jean XV et fait nommer pape son chapelain Brunon de Carinthie, sous le nom de Grégoire V. C’est le premier pape allemand, ami de Notger, évêque de Liège. Le 22 mai 997 Otton III est couronné à Rome. Les Annales de Quedlinburg racontent à ce sujet : « Cette intronisation, accomplie par le Siège apostolique, a consacré comme empereur auguste notre seigneur Othon, jusqu’alors appelé roi, aux acclamations non seulement du peuple romain, mais aussi des peuples de toute l’Europe[[60]](#footnote-60) ». Il gouverne depuis Rome, en compagnie du pape. Pendant quelques années Rome est la capitale de l’Empire et en quelque sorte de l’Europe. À la mort du pape en 999, est élu le premier pape français, Gerbert, qui prend le nom de Sylvestre II et soutient l’empereur. Ce mirage d’une nouvelle époque de l’Empire carolingien durera peu, car l’empereur Otton III meurt en 1002 près de Rome.

**8. Les nouveaux mouvements religieux quadrillent l’Europe (11e-13e s.)**

À partir du 11e siècle, l’Europe se lance sur les routes du monde. En 1095, les croisés prennent Jérusalem. Les Normands dominent la Sicile. Les croisades, au-delà de leur objectif militaire, qui fut un échec perpétuel, entretiennent un courant culturel avec l’Orient et ouvrent l’Europe à la civilisation arabe. C’est par les Arabes et en traduction qu’arrivent de nombreuses œuvres de l’Antiquité grecque, en particulier celles d’Aristote.

Au 12e siècle, le siècle d’or des moines, se développe le mouvement clunisien puis le mouvement cistercien. Tous deux ont comme caractéristiques d’unir les monastères, de créer une filiation entre eux et d’aboutir à une congrégation de monastères, dirigés par une maison-mère et son abbé. La même structure sera adoptée par les nouvelles congrégations de chanoines réguliers, comme les prémontrés. Ainsi se créent sur toute l’Europe des réseaux de monastères en communication constante, de la Suède à la Sicile, et de l’Angleterre à la Lituanie. La papauté emprunte la même voie, puisqu’avec Grégoire VII et la Réforme grégorienne, elle rend l’Église indépendante de l’État et l’unifie en Europe sous sa houlette.

Le 13e siècle est connu pour le développement des villes et du commerce. Cela entraine le développement de la démocratie urbaine et des communes. De nouveaux ordres religieux entrent dans cette dynamique urbaine : les franciscains et les dominicains essentiellement. Ils installent à leur tour sur toute l’Europe un réseau de couvents. Comme ils sont engagés dans l’action apostolique, ils prennent des initiatives concrètes. Ainsi les dominicains contribuent-ils largement au développement des universités. Un maître tel que Thomas d’Aquin étudie ou enseigne aussi bien à Cologne, qu’à Rome, Naples ou Paris. Les franciscains se mettent au service des pauvres et contribuent à l’essor des hôpitaux. Une conséquence du développement de la rationalité au 13e s. est que toute altérité par rapport au discours dominant devient insupportable, alors que, jusqu’au 12e s., le mode de pensée était allégorique, d’inspiration platonicienne, et supportait l’altérité et le mystère, car tout élément matériel était considéré comme reflétant une réalité spirituelle cachée. Cette pensée est battue en brèche par le rationalisme aristotélicien développé dans les universités. Les premières victimes de ce développement intellectuel sont les cathares, héritiers de la religion dualiste perse, le manichéisme, arrivé par la Bulgarie et les Bogomiles, jusqu’en Europe méridionale. Leur mode de pensée, considéré comme complètement antagoniste au christianisme, va susciter une croisade contre eux dans le midi de la France (Croisade contre les Albigeois) et une éradication de leur mode de pensée. Une deuxième victime sera le monde juif : celui-ci sera de moins en moins compris et toléré. Les juifs seront persécutés au point d’être chassés progressivement d’Europe occidentale ; ils sont chassés de Bruxelles en 1348, puis d’autres pays occidentaux, et enfin d’Espagne en 1492. Ils se réfugient en Europe orientale, en Pologne, en Hongrie, en Ukraine.

Comme la culture européenne s’unifie au 13e s., elle transcende toutes les limites politiques et se diffuse largement. Elle unit les peuples européens, au-delà des frontières d’ethnie ou de nations. La religion chrétienne en est une part intime. Un style commun imprègne toutes les productions artistiques : le gothique international.

Au 14e siècle, en 1309 exactement, la papauté se déplace de Rome vers Avignon. Au-delà des vicissitudes politiques qui entraînèrent ce choix, il faut noter qu’Avignon est le cœur de l’Europe, le long d’un axe de communication nord-sud, le Rhône, à l’endroit où le traverse une route est-ouest, une voie romaine, la via Aurelia. Avignon est à égale distance des périphéries européennes que sont l’Écosse, le Portugal, la Grèce et la Pologne. Pour résoudre le problème de la double papauté, celle d’Avignon et celle de Rome, problème qui se pose de 1378 à 1417, un concile se réunit à Constance de 1414 à 1418. La solution qu’il trouva pour élire un pape de façon unanime fut de faire un vote par nations et d’exiger une majorité de voix dans chaque nation en faveur d’un candidat d’union : c’est ainsi que fut élu en 1417 le pape Martin V. On peut dire que cette assemblée a fonctionné comme un parlement européen. Et il en fut de même du Concile de Bâle, commencé en 1431, où la plupart des membres n’étaient pas des évêques, mais des enseignants.

**9. L’Europe des humanistes (15e-16e s.)**

Dans cette dynamique de concertation au niveau européen, intervient un événement bouleversant : la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. Ce fut l’occasion d’une prise de conscience européenne. L’humaniste Aeneas Piccolomini, futur pape Pie II, écrit : « Maintenant c’est en Europe même, c’est-à-dire dans notre patrie, dans notre propre maison, dans notre siège, que nous sommes attaqués et tués ». Il a donc une conscience très nette d’une Europe qui s’étend jusqu’aux rives du Bosphore. En 1458, Pie II écrira un texte nommé *De Europa*, dans lequel l’Europe se trouve décrite « comme un ensemble humain et historique, non plus seulement géographique[[61]](#footnote-61) ».

Ce processus de territorialisation de l’Europe, qui n’est pas propre à cet auteur, s’affirme cependant chez lui par l’utilisation, au demeurant unique en son siècle, du terme d’*Européens*, révélant l’idée d’un groupe social identifié par sa localisation en Europe, et non par sa langue, latine, ou par sa religion, chrétienne[[62]](#footnote-62). Il écrit par exemple : « Ce qui s’est passé sous le règne de Frédéric, troisième empereur du nom [empereur de 1452 à 1493], chez les Européens [*Europeos*] et chez les habitants des îles qui sont estimés du nom de chrétiens, m’a paru digne de mémoire et digne d’être transmis à la postérité[[63]](#footnote-63) ». Et, face à la menace ottomane sur l’Europe orientale, il ajoute : « Nous redoutions ce qui va advenir à moins que nous ne fassions preuve de sagesse : une fois les Hongrois vaincus, ce seront à la fois la Germanie, l’Italie et l’Europe tout entière qui tomberont en leur pouvoir. Ce qui ne saura se produire sans la ruine totale de notre religion. Nous avons eu la pensée d’empêcher ce malheur, nous avons fixé ce congrès en ce lieu, nous avons appelé les princes et les peuples, afin de sauvegarder ensemble, d’un commun accord, la chrétienté[[64]](#footnote-64) ». Il est frappant de voir que l’apparition du mot « Européen » est liée au récit de la bataille de Poitiers (732) et à la prise de Constantinople par les Turcs (1453). Cependant, il faut noter que dans tous ces cas, le mot utilisé pour définir l’adversaire n’est pas un mot définissant une religion, comme « musulman », mais un mot décrivant les nations ou les peuples : Sarrasins, Ottomans, Turcs ; ou un mot générique qui définit leur attitude, à savoir « infidèles ».

La Renaissance va développer cette culture européenne encore davantage avec Érasme (1469-1536). La discorde sanglante qui divise les Anglais, les Allemands, les Français et les Espagnols lui semble une absurdité. « Pourquoi ces noms stupides nous séparent-ils, puisque le nom de chrétien nous unit ? » En introduisant la lecture critique de la Bible, il va influencer toute la culture européenne, au-delà des clivages de confessions religieuses. C’est pourquoi j’ai pu parler d’une « Europe de l’exégèse au 16e siècle[[65]](#footnote-65) ».

**10. L’Europe des nations, la culture des Lumières et la fin de la féodalité (17e-18e s.)**

L’Europe des humanistes va souffrir aux 16e et 17e siècles face à la montée des nationalismes. Ceux-ci sont accentués par la découverte de l’Amérique et la colonisation du monde à laquelle se livrent les grandes puissances européennes concurrentes. Après les Guerres de religions entre protestants et catholiques, la Guerre de Trente Ans se termine par la Paix de Westphalie, qui consacre l’Europe des nations (1648). C’est pourquoi on a parlé de crise de la conscience européenne[[66]](#footnote-66). Malgré les rivalités entre nations, la papauté travaille à une union des peuples contre la menace turque. Après avoir pris les Balkans, les Ottomans assiègent Vienne en 1683. La coalition mise sur pied par Innocent XI et dirigée par le Polonais Jean Sobieski réussit à déloger l’assiégeant et libère Vienne de la menace. L’avancée turque est bloquée définitivement en Europe. Derrière les antagonismes politiques une culture européenne continue à se constituer : elle se caractérise par la recherche du rationnel et le développement des sciences. L’art se caractérise par une communication intense entre nations, ce qui débouche sur une culture commune, l’art baroque, tant en architecture qu’en musique.

Au 18e s. l’Esprit des Lumières inspire les cultures européennes dans le sens d’une recherche de la liberté des individus et de l’abolition de la société de classes et de privilèges. Cette recherche se fait dans un esprit de critique envers le christianisme en France (Voltaire) ou dans un esprit plus inspiré de foi chrétienne en Allemagne (Kant)[[67]](#footnote-67). Sur cette base la Révolution française bouleversera les structures mondiales, y compris les structures religieuses, et donnera naissance à une nouvelle structuration politique du monde ; on peut dire que c’est à ce moment, en 1789, que se termine effectivement le moyen âge, c’est-à-dire la culture basée sur la féodalité et sur les privilèges de classes, réparties en trois États : clergé, noblesse, bourgeoisie. Napoléon va donner une pérennité à ce nouveau régime politique, en réintégrant la religion dans la société par le Concordat avec la papauté (1801), par un accord avec les protestants, ainsi que par une intégration des juifs dans l’État.

**11. Du Congrès de Vienne à l’Union européenne (19e-20e s.)**

C’est sur cette base que se formera l’Europe contemporaine, une Europe des Nations, dessinée par une assemblée européenne, le Congrès de Vienne (1814). La révolution industrielle va développer une nouvelle culture européenne de type technologique. Parallèlement se développe une culture démocratique et sociale. Malheureusement les compétitions technologiques entre nations vont déboucher sur la première Guerre mondiale. L’absence de solution négociée entrainera le développement de totalitarismes athées (nazisme et communisme soviétique), puis la deuxième Guerre mondiale, dont l’élément le plus atroce est le massacre des juifs lors de la Shoah. L’issue à ces drames sera la constitution de la Communauté européenne du charbon et de l’acier (1951) puis de l’Union européenne (Traité de Maastricht, 1992), dont l’inspiration pacifique se nourrit en particulier du message chrétien et d’une nouvelle alliance des éléments germains et latins en Europe.

**Conclusion**

Le parcours effectué nous montre comment le christianisme médiéval est un creuset dans lequel se forgent les réseaux culturels constitutifs de l’Europe. Le christianisme est l’élément déclencheur et unifiant de l’Europe, car il a élaboré l’alliance du Germain et du Latin, base d’une nouvelle culture, dont le dynamisme interne continue à nourrir la culture européenne actuelle. Mais il n’a pas le monopole absolu du religieux : le judaïsme est présent, tout en étant marginalisé ; l’islam est le challenger, mais il influence la culture par delà l’opposition ; le quasi-monopole culturel et religieux du christianisme fait place progressivement à une culture du débat, à partir de l’émergence du rationalisme, du développement des sciences, du mouvement des Lumières, de la Révolution française, de la Révolution industrielle et des soubresauts des Guerres mondiales. L’issue de celles-ci débouche sur la naissance de l’Europe politique.

On pourrait conclure avec les mots de Jacques Le Goff[[68]](#footnote-68) : « le Moyen Age est l’époque de l’apparition et de la genèse de l’Europe comme réalité et comme représentation, […] il a constitué le moment décisif de la naissance, de l’enfance et de la jeunesse de l’Europe, sans que les hommes de ces siècles aient eu l’idée ou la volonté de construire une Europe unie [...]. Ces siècles (IVe-XVe siècle) ont été essentiels [...]. De tous les héritages à l'œuvre dans l'Europe d'aujourd'hui et de demain, l'héritage médiéval est le plus important ».

\_\_\_\_\_

*(\*) texte publié dans Jean-Pierre DELVILLE (éd.), Quelle âme pour l’Europe ?, Trajectoire 28, Namur, 2016, p. 57-90.*

****

1. Vincent Capdepuy, *Grands espaces et territorialité. Le regard d’un pape géographe sur l’Europe, Æneas Sylvius Piccolomini (Pie II)*, dans *Cahiers de recherches médiévales et humaniste*s 21 (2011), p. 119-135 (http://crm.revues.org/12431). [↑](#footnote-ref-1)
2. Denys Hay, *Europe. The Emergence of an Idea*, Édimbourg, 1957 ; Denis de Rougemont, *Vingt-huit siècles d’Europe*. *La conscience européenne à travers les textes, d’Hésiode à nos jours*, Paris, 1961; Robert S. Lopez, *Naissance de l'Europe*, Paris, 1962 ; B. Voyenne, *Histoire de l’idée européenne*, Paris, 1964 ; J.B. Duroselle, *L’idée d’Europe dans l’histoire*, Paris, 1965 ; Jean-Baptiste Duroselle, *L’Europe. Histoire de ses peuples,* Perrin, Paris, 1990 ; Michel Perrin (éd.), *L’idée de l’Europe au fil de deux millénaires*, Paris, 1994 ; Jacques Le Goff, *La vieille Europe et la nôtre*,Paris, Seuil, 1994 ; Jacques Le Goff, L'Europe est-elle née au Moyen Age?, Paris, 2003 ; Bruno Dumézil, *Les racines chrétiennes de l'Europe : conversion et liberté dans les royaumes barbares (Ve-VIIIe siècle)*, Paris, 2005. [↑](#footnote-ref-2)
3. Strabon, *Géographie*, I, 5, 26, édité et traduit du grec par G. Aujac, Paris, 1979, p. 2. [↑](#footnote-ref-3)
4. *Europe*, dans *Dictionnaire d’histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. 15, Paris, 1963, c. 1425-1427.  [↑](#footnote-ref-4)
5. Édouard de Moreau, *Histoire de l’Église en Belgique des origines aux débuts du XIIe siècle*, t. I, Bruxelles, 1940, p. 30 ; état de la question dans Sebastian Ristow*, Frühes Christentum im Rheinland. Die Zeugnisse der archäologischen und historischen Quellen an Rhein, Maas und Mosel*, Münster, 2006, p. 106. [↑](#footnote-ref-5)
6. Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*. *Suivie de Lettres*, éd. par Jacques Fontaine, (*Sources chrétiennes*, 133), Paris, 1967*,* 5,1. [↑](#footnote-ref-6)
7. Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, p. 591-616. [↑](#footnote-ref-7)
8. Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, 8,1-3. [↑](#footnote-ref-8)
9. Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, 9,1-3. [↑](#footnote-ref-9)
10. Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, *Première lettre*, 10, et Sulpice Sévère, *Gallus : dialogues sur les "vertus" de Saint Martin*, éd. par Jacques Fontaine (*Sources chrétiennes*, 510), Paris, 2006, 2,9. [↑](#footnote-ref-10)
11. Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, 13-14. [↑](#footnote-ref-11)
12. Sulpice Sévère, *Gallus : dialogues*, 3,8. [↑](#footnote-ref-12)
13. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, livre IX, trad. par Robert Latouche, Paris, 1963, p. 317. [↑](#footnote-ref-13)
14. Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, *Lettre 3, à Bassula,* 6. [↑](#footnote-ref-14)
15. Robert S. Lopez, *Naissance de l'Europe*, Paris, 1962, p. 35-44. [↑](#footnote-ref-15)
16. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, livre IX, trad. par Robert Latouche, Paris, 1963, p. 367-466, et Philippe George, *Le culte des saints*, dans *Saint-Martin. Mémoire de Liège*, Liège, 1990. [↑](#footnote-ref-16)
17. Charles Lelong, *La basilique Saint-Martin de Tours*, Chambray, 1986. [↑](#footnote-ref-17)
18. Bruno Dumézil, *Les racines chrétiennes de l'Europe : conversion et liberté dans les royaumes barbares (Ve-VIIIe siècle)*, Paris, 2005, p. 388. [↑](#footnote-ref-18)
19. Robert S. Lopez, *Naissance de l'Europe*, Paris, 1962, p. 43-45. [↑](#footnote-ref-19)
20. *Epistolae Merowingici et Karolini Aevi*, Tomus I, Berlin, 1892 (Lettre de saint Remi, archevêque de Reims, à Falco, évêque de Tongres), p. 115-116; Alain Dierkens, *Quelques aspects de la christianisation du pays mosan à l’époque mérovingienne*, dans Michel Otte et J. Willems (éd.), *La civilisation mérovingienne dans le Bassin mosan*, Liège, 1986, p. 43. [↑](#footnote-ref-20)
21. Dierkens, *Quelques aspects*, p. 34. [↑](#footnote-ref-21)
22. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, p. 193-196 ; de Moreau, p. 77. [↑](#footnote-ref-22)
23. Hartmud Müller, *Die wallonischen Dekanate des Erzbistums Trier*, Marburg, 1966,p. 140. [↑](#footnote-ref-23)
24. Müller, *Die wallonischen*,p. 50. [↑](#footnote-ref-24)
25. Robert S. Lopez, *Naissance de l'Europe*, Paris, 1962, p. 46. [↑](#footnote-ref-25)
26. W. Levison, *Das Testament des Diakons Adalgisel-Grimo vom Jahre 634*, dans *Trier Zeitschrift*, 7 (1932)*,* p. 75 et 77 ; Nancy Gauthier, *L’évangélisation des pays de la Moselle. La province romaine de Première Belgique entre Antiquité et Moyen-Âge (iiie-viiie siècles)*, Paris, 1980, p. 414 ; M. Werner, *Der Lütticher Raum in Frühkarolingischer Zeit. Untersuchungen zur Geschichte einer karolingischen Stammlandschaft,* Göttingen, 1980, p. 31-58 ; Jean-Pierre Delville et Julie Dury, *Liège (diocèse)*, dans *Dictionnaire d’histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. 31, Paris, 2015. [↑](#footnote-ref-26)
27. W. Levison, *Das Testament,* p. 81. [↑](#footnote-ref-27)
28. Alain Dierkens (éd.), *Le sarcophage de sancta Chrodoara : 20 ans après sa découverte exceptionnelle : actes du colloque international d'Amay (30 août 1997)*, Amay, Cercle archéologique Hesbaye-Condroz, 2006. Aussi dans *Bulletin du Cercle archéologique Hesbaye-Condroz*, 25 (2000-2001) ; Dierkens, *Quelques aspects*, p. 42. [↑](#footnote-ref-28)
29. W. Levison, *Das Testament,* p. 80-81. [↑](#footnote-ref-29)
30. *Die Urkunden* *der Merowinger*, éd. par T. Kölzer, *Erster Teil* (*Monumenta Germaniae historica*, *Diplomata regum francorum*), Hannovre, 2001, p. 202-204 ; Philippe George, *Saint Remacle. Mythe et réalité*, dans Jean-Pierre Massaut et Marie-Élisabeth Henneau, *La christianisation des campagnes*, Bruxelles, 2 vol., 1996, p. 47-69,p. 50-64 ; Manfred van Rey, *Die Lütticher Gaue Condroz und Ardennen im Frühmittelalter. Untersuchungen zur Pfarrorganisation*, Bonn, 1977, p.222 ; B. Kasten, *Grundbesitzgeschäfte*, dans Michel Polfer (éd.), *L’évangélisation des régions entre Meuse et Moselle*, Luxembourg, 2000, p. 279. [↑](#footnote-ref-30)
31. Kasten, *Grundbesitzgeschäfte*, 297 ; Jean-Louis Kupper, *Liège et l’Eglise impériale (Xème*-*XIIème siècles)*, Paris, 1981, p.88. [↑](#footnote-ref-31)
32. George, *Saint Remacle*, p. 63-65. [↑](#footnote-ref-32)
33. *Die Urkunden der Merowinger*, p. 204. [↑](#footnote-ref-33)
34. van Rey, *Die Lütticher*,p. 60. [↑](#footnote-ref-34)
35. *Die Urkunden der Merowinger*, p. 204. [↑](#footnote-ref-35)
36. Geert Berings, *Les patronages des saints dans la vallée de l’Escaut*, dans M. Rouche (éd.), *Saint Géry et la christianisation dans le nord de la Gaule, 5e-9e siècles*, dans *Revue du Nord* 269 (1984), p. p. 442. [↑](#footnote-ref-36)
37. *Die Urkunden der Merowinger*, p. 204-207. [↑](#footnote-ref-37)
38. van Rey, *Die Lütticher*, p. 268 ; George, *Saint Remacle*, p. 56-57. [↑](#footnote-ref-38)
39. Dierkens, *Abbayes*, p. 298. [↑](#footnote-ref-39)
40. Dierkens, *Monnon*, p. 317. [↑](#footnote-ref-40)
41. van Rey, *Die Lütticher*, p. 50-54 ; J. Semmler, *Vita religiosa an Mosel und Saar ca. 650* - *ca. 850*, dans Michel Polfer (éd.), *L’évangélisation des régions entre Meuse et Moselle*, Luxembourg, 2000, p. 20-25 ; A. Despy, *L’abbaye de Saint-Hubert*, dans *Monasticon belge*, t. 5 : *Province de Luxembourg*, Liège, 1975, p. 24 sv. [↑](#footnote-ref-41)
42. Werner, *Der Lütticher*, p. 410-440. [↑](#footnote-ref-42)
43. Dierkens, *Abbayes*, p. 326 ; Werner, *Der Lütticher*, p. 396-404 ; A. Dasnoy, *Le reliquaire mérovingien d’Andenne*, dans *Annales de la Société archéologique de Namur* 49 (1958), p. 41-60. [↑](#footnote-ref-43)
44. Michel Schmitt, *Christentum und Kirche in Luxemburg*, 1. *Christliches Land seit 15 Jahrhunderten*, Strasbourg, 1989, p. 38 ; Michele Ferrari, Jean Schroeder, Jean Krier (éd.), *Die Abtei Echternach 698-1998*, Luxembourg, 1999. [↑](#footnote-ref-44)
45. Jean-Louis Kupper, *Saint Lambert : de l’histoire à la légende*, dans *Revue d’histoire ecclésiastique*, 79 (1984), p. 18-21. [↑](#footnote-ref-45)
46. *Vita Hugberti*, c. 3, dans *Scriptores rerum merowingicarum*, VI (Monumenta Germaniae historica), p. 484 sv. [↑](#footnote-ref-46)
47. Jean-Baptiste Duroselle, *Europe. Histoire*, dans *Encyclopaedia universalis*, t. 7, Paris, 1984, p. 542. [↑](#footnote-ref-47)
48. Jean-Baptiste Duroselle, *Europe. Histoire*, dans *Encyclopaedia universalis*, t. 7, Paris, 1984, p. 542 (« Nunc igitur, domine mi rex, pro his modis beatitudinum, nocte et die cum omnibus exercitibus tuis da gloriam Deo regi regnorum, et gratiarum actiones, cum omni regno tuo, quod ipse te exaltavit in honorem gloriae regni Europae, et adhuc etiam majora praestat tibi horum namque praedictorum, si illum exaltas cum suis hoc modo », dans Catulfus, *Instructio epistolaris Catulfi ad beatum Carolum regem*, dans *Patrologia latina*, t. 96, Paris, 1862, col. 1363. [↑](#footnote-ref-48)
49. Jean-Baptiste Duroselle, *Europe. Histoire*, dans *Encyclopaedia universalis*, t. 7, Paris, 1984, p. 542. [↑](#footnote-ref-49)
50. « Rex Carolus, caput orbis, amor populique decusque, Europae venerandus apex, pater optimus, heros, Augustus, sed et urbe potens,... Europae veneranda pharus se prodit ad auram… Rex pater Europae, et summus Leo pastor in orbe congressi... », dans *Carmen incerti auctoris de Carolo Magno et Leonis pontificis maximi ad eumdem Carolum adventu*, dans *Patrologia latina*, 98, Paris, 1862, col. 1579. [↑](#footnote-ref-50)
51. « Disposuit dominus; Adde tot Europae populos, quos ipse subegit, Quorum Romani nomina nescierant », dans *Poetae Saxonis annalium de gestis B. Caroli Magni libri quinque*, dans *Patrologia latina*, 99, Paris, 1862, col. 160. [↑](#footnote-ref-51)
52. « Miserante Deo sancta ejus Ecclesia in partibus Europae pacem habet, proficit ac crescit », Alcuin, *Epistola III ad Colcum lectorem in Scotia*, dans *Patrologia latina* 100, Paris, 1862, col. 1276. [↑](#footnote-ref-52)
53. Florence Close, *Uniformiser la foi pour unifier l'Empire. Contribution à l'histoire de la pensée politico-théologique de Charlemagne*, Bruxelles, 2011. [↑](#footnote-ref-53)
54. Jean-Baptiste Duroselle, *Europe. Histoire*, dans *Encyclopaedia universalis*, t. 7, Paris, 1984, p. 542. [↑](#footnote-ref-54)
55. « Israel ille fuit regnator solius arcis : Tu pius Europae regna potenter habes… Nortmanni, sive Nordmanni, olim appellati quicunque populi ad septentrionem Europae positi, piraticam exercentes regna Francorum infestabant. Regnante Carolo Magno », dans *Ermoldi Nigelli carminis in honorem Ludovici Christianissimi Caesaris Augusti*, dans *Patrologia latina*, 105, Paris, 1862, col. 56. [↑](#footnote-ref-55)
56. Walafrid Strabon, *Homilia in initium evangelii sancti Matthaei*, dans *Patrologia latina*, t. 114, 33 Kb, Paris, 1863. [↑](#footnote-ref-56)
57. Haymon d’Halberstadt, *Homilia LXXXV. Dominica tertia post Pascha*, dans *Patrologia latina*, t. 118, 20Kb, Paris, 1863. [↑](#footnote-ref-57)
58. « Non urbs in Europa superbior titulis Ratisbona », dans Raban Maur, *Carmina de diversis*, 220 Kb, V : *Ad Baturicum episcopus Ratisbonensem*, 9Kb, dans *Patrologia latina*, vol. 112, Paris, 1863, col. 1589. [↑](#footnote-ref-58)
59. Jean-Paul II, *Slavorum apostoli*, 5. [↑](#footnote-ref-59)
60. *Encyclopaedia universalis*, t. 6, p. 756. [↑](#footnote-ref-60)
61. Denis de Rougemont, *Vingt-huit siècles d’Europe*, Paris, 1961, p. 71. [↑](#footnote-ref-61)
62. Vincent Capdepuy, *Grands espaces et territorialité. Le regard d’un pape géographe sur l’Europe, Æneas Sylvius Piccolomini (Pie II)*, dans *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 21 (2011), p. 119-135 (http://crm.revues.org/12431). [↑](#footnote-ref-62)
63. *Pii II pontifici maximi Asiæ Europæque elegantissima descriptio*, 1531, p. 290 : « *Quæ sub Frederico tertio eius nominis imperatore apud Europeos, aut qui nomine Christiano censentur insulares homines, gesta feruntur memoratu digna mihique digna tradere posteris* »*.* [↑](#footnote-ref-63)
64. Pie II, *Mémoires d’un pape de la Renaissance*, p. 163, Paris, 2001 ; *Pii secundi, pontificis maximi, Commentarii rerum memorabilium quae temporibus suis contigerunt*, Rome, 1584, p. 108 : « *Verebamur quod futurum est, nisi sapimus deuictis Hungaris, et Germanos et Italos, et omnem prorsus Europam subactam iri : quod absque religionis nostræ subuersione fieri non posset. Cogitauimus hoc malum auertere : indiximus hoc in loco conuentum : uocauimus principes, ac populos, ut communi consiliorem Christianam tueremur.* » [↑](#footnote-ref-64)
65. Jean-Pierre Delville, *L’Europe de l’exégèse au XVIe siècle* (Bibliotheca Ephemeridum theologicarum lovaniensium, 174), Leuven, 2004. [↑](#footnote-ref-65)
66. Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne. 1680-1715*, Paris, 1935. [↑](#footnote-ref-66)
67. Jean-Pierre Delville, *L’Église catholique et les Lumières*, dans *Reliures* 31 (2013), p. 10-11. [↑](#footnote-ref-67)
68. Jacques Le Goff, L'Europe est-elle née au Moyen Age?, Paris, Le Seuil, 2003. [↑](#footnote-ref-68)